

Les lois de l'abordage

Le mot « pirate » fait rêver parce qu'indissociable de « trésor ». Mais l'histoire de la piraterie demeure aussi celle d'une récupération. Explications.

Des pirates qui s'attaquaient aux navires marchands grecs et romains dans l'Antiquité à ceux qui sévissent encore de nos jours en mer de Chine, en passant par les raiders vikings en mer du Nord et les corsaires barbaresques et maltais en Méditerranée, la piraterie a toujours existé. Pourtant, dans notre imaginaire, la figure du pirate est surtout associée à celle des Frères de la côte, ces boucaniers et ces flibustiers qui écumèrent les mers du Nouveau Monde entre le XVI^e et le début du XVIII^e siècle.

Mercenaires se remplissant les poches ou soldats guerroyant pour le roi, crapules sordides ou aventuriers romantiques, pillards sanguinaires ou gentilshommes de fortune, criminels sans foi ni loi ou rebelles sans feu ni lieu : les avis sur ces corsaires et ces pirates qui prirent la mer en quête de gloire, de fortune, de renommée, ou plus simplement de liberté, sont tranchés. Pourtant, la différence entre eux fut toujours infime, parfois

même inexistante. Tout au plus pourrait-on dire que, contrairement aux corsaires, les pirates n'étaient pas dans l'image, ne s'embarrassaient pas du regard de l'Autre, et portaient eux-mêmes leurs péchés plutôt que de les faire porter par un monarque, par un idéal ou par une patrie. Pirates et corsaires participaient en fait d'un même système de vases communicants, la communication entre eux étant régie par les conditions d'émergence de l'appareil d'État moderne.

Après que la découverte de Christophe Colomb eut ouvert à l'Europe la voie de l'exploration systématique et de l'exploitation, non moins systématique, de l'hémisphère austral, la conquête espagnole de l'Empire aztèque du Mexique et de l'Empire inca du Pérou inaugurèrent la pratique des flottilles transportant les richesses fabuleuses de l'Eldorado vers l'Espagne et le Portugal, et encouragèrent certains armateurs anglais, français et hollandais particulièrement entreprenants à armer en course afin d'intercepter ces

galions et s'approprier leurs trésors. En ce temps-là, la Couronne anglaise se battait âprement avec le Parlement pour obtenir les budgets nécessaires à la construction d'une flotte digne de ce nom. Étant une île, l'Angleterre possédait néanmoins une flotte privée considérable, constituée de navires marchands, de bateaux de contrebande et de vaisseaux pirates. Afin de se soustraire au chantage permanent qu'exerçait sur elle le Parlement, la Couronne eut l'idée d'octroyer à des privés des lettres de marque leur permettant de s'attaquer aux navires ennemis et de les piller, en échange d'une partie du butin. C'est ainsi que les armateurs, les contrebandiers et les pirates anglais se muèrent en corsaires.

Dûment protégés par la Couronne – notamment par la Reine Vierge, Elisabeth I^{re} –, ces « chiens de la mer » s'attaquaient aux galions espagnols et portugais remplis d'or, s'enrichissaient, et contribuaient ce faisant à renflouer les caisses de l'État. Philippe II d'Espagne réagit à cet



■ ■ ■ affront en lançant ses forces contre l'Angleterre. Mais la défaite de l'Armada espagnole aux mains de sir Francis Drake en 1588 ne fit qu'encourager les Anglais, les Français et les Hollandais, qui n'avaient pas accès aux richesses du Nouveau Monde, à accroître encore plus leur pression sur les « nantis » espagnols et portugais. Après quoi, tout au long du XVIII^e siècle, les relations entre l'appareil d'État et la machine de guerre pirate furent fonction du jeu très volatile des alliances et des

conflits entre nations européennes. La destinée de l'aventurier gallois Henry Morgan illustre bien ces relations en dents de scie. Elle suggère de même que la frontière séparant les pirates des corsaires fut toujours très ténue. Après avoir mené la vie dure aux colonies espagnoles dans les Caraïbes au nom de la Couronne anglaise, Morgan attaqua finalement Panama à la tête d'une force de deux mille boucaniers, défit en janvier 1671 une flotte espagnole supérieure en nombre, et conquit la ville qu'il

pilla et rasa complètement. Ce corsaire se conduisit ensuite en ruffian, abandonnant ses hommes et s'appropriant l'essentiel du butin. Malgré cela, il pouvait encore espérer se voir récompensé par Charles II d'Angleterre, au nom duquel il avait mis Panama à sac. Mais comme son raid sur la ville était intervenu après que l'Angleterre et l'Espagne eurent signé un traité de paix, cet acte de guerre fut considéré comme un acte de piraterie, et plutôt que d'être récompensé Morgan fut arrêté, mis aux fers, et expédié sous

bonne garde en Angleterre. De corsaire, Morgan se retrouvait pirate. Pourtant, moins de deux ans plus tard, les relations entre l'Angleterre et l'Espagne s'étant à nouveau distendues, il fut anobli par son suzerain qui le renvoya dans les Caraïbes avec le titre de vice-gouverneur de la Jamaïque. C'est ainsi que Morgan le pirate redevint Morgan le corsaire, et que l'aventurier Henry Morgan devint sir Henry Morgan.

La fin des lettres de marque

Tout cela changea au XVIII^e siècle. En inaugurant, en 1713, une nouvelle ère de paix entre nations européennes, la fin de la guerre de succession espagnole rendit redondants les corsaires du siècle précédent. L'Espagne n'étant plus l'ennemi, les flibustiers anglais, français et hollandais n'avaient plus de prétexte, ni aucune justification « patriotique », pour s'attaquer aux galions espagnols. Se retrouvant au chômage, nombre d'entre eux se muèrent en pirates, échappant au contrôle de l'appareil d'État et fondant même une république pirate aux Bahamas. Dès lors, soumise à la pression accrue de l'appareil d'État qui venait de la déclarer hors la loi, la machine de guerre pirate se déplaça progressivement de l'Atlantique vers l'océan Indien.

La pression exercée sur les pirates par les pouvoirs en place ne fit ensuite qu'augmenter. D'autant que l'introduction de la navigation à vapeur, le monopole étatique sur les nouvelles technologies lourdes et le quadrillage systématique de l'espace marin par l'appareil d'État désavantageaient désormais sérieusement les bateaux à voile pirates sur les deux plans de la vitesse et de l'ubiquité. Vers le milieu du XIX^e siècle on ne comptait plus qu'une poignée d'équipages pirates héritiers des flibustiers, et en 1856, la Déclaration de Paris signée par les puissances maritimes (à l'exception notable des États-Unis d'Amérique) interdit définitivement les lettres de marque, mettant ainsi fin au système des vases communicants entre pirates

et corsaires, qui avait fait les beaux jours de la flibuste.

L'histoire de la piraterie, on le voit, se confond avec celle de la récupération progressive de la machine de guerre pirate par le pouvoir, puis de son élimination une fois qu'elle ne lui fut plus d'aucune utilité. Happés, mâchés, digérés, puis régurgités par l'appareil d'État, les pirates furent alors adoptés par les romantiques et par les opposants à l'absolutisme, qui les idéalisèrent en y voyant les précurseurs des grands mouvements révolutionnaires du siècle des Lumières. L'auteur de *Robinson Crusoe*, Daniel Defoe, consacra ainsi deux chapitres de son *Histoire générale des plus fameux pirates*, parue en 1724, à une utopie pirate, *Libertalia*: une république maritime égalitaire, antiesclavagiste et socialiste, qui aurait été fondée à Madagascar et dont la devise aurait été « Par Dieu et la Liberté ». Defoe, qui entretenait des liens étroits avec le mouvement radical anglais des *dissenters*, et qui avait déjà eu maille à partir avec la justice du roi, publia d'ailleurs son ouvrage sous un pseudonyme, et cela peu après l'accord intervenu entre les monarchies absolutistes quant au règlement de la succession espagnole. Depuis, le livre de Defoe sur les pirates a été réédité une centaine de fois, ce qui atteste un engouement soutenu pour le phénomène.

Notre engouement pour les pirates relève d'une part de rêve, le mot « pirate » étant indissociable, dans nos esprits, de celui de « trésor ». Il rejoint par ailleurs notre nostalgie pour ce temps béni, antérieur à la propriété privée, quand l'homme vivait de chasse et de cueillette plutôt que de labour et d'industrie. Il s'explique de même du fait que les pirates évoluaient sur l'océan: un espace lisse et ouvert qui leur permettait de prendre littéralement le large, et d'échapper ainsi à l'emprise du pouvoir. Notre fascination pour les pirates, pour leur quête hasardeuse d'un Graal profane, pour leur mode de vie libertaire, leur système

égalitaire et leur existence précaire, se comprend d'ailleurs d'autant mieux que nous vivons dans un monde de plus en plus fliqué, l'appareil d'État technologique ayant définitivement strié l'espace lisse sur terre, sur mer, dans les airs et même dans le cyberspace, limitant ainsi considérablement nos choix personnels et nos libertés individuelles, violant notre intimité au quotidien, et exerçant un contrôle de chaque ins-

Ce que **l'État moderne** et la société de consommation nous offrent à présent, c'est un trésor accessible sur simple achat d'un **billet de loto** au bar-tabac du coin.

tant sur nos moindres mouvements, communications et pulsions.

La Française des jeux ayant avantageusement remplacé les Frères de la côte, en lieu et place de la mystérieuse île au Trésor d'antan, ce que l'État moderne et la société de consommation qui lui fait pendant nous offrent à présent, c'est un trésor accessible sur simple achat d'un billet de loto au bar-tabac du coin. Le capitaine Cook s'étant effacé derrière Thomas Cook et la Compagnie des îles d'Amérique derrière le Club Med, en lieu et place des navigateurs et des aventuriers de jadis, ce sont des voyageurs et des Gentils Organisateurs qu'on nous propose désormais.

Au panthéon des agences de publicité, un Jack le Rouge émasculé rivalise avec un Mao empaillé. Sur les enseignes des pubs et des restaurants branchés, Barbe-Noire dispute la vedette à cet autre rebelle récupéré qu'est le Che. Et à Madagascar, la *Libertalia* de Defoe a donné son nom à un projet hôtelier... ■

Illustration extraite de *À l'abordage ! Les frimmes pirates* (avec Sara Lorimer), Le Seuil/Chronicle, 2002.